

Lorsque, au cours de l'assimilation de l'inconscient, nous commettons l'erreur de faire passer la psyché collective dans l'inventaire des fonctions psychiques personnelles, ce malentendu détermine *une dissolution de la personnalité en ses couples de contraires, en ses couples d'éléments antinomiques binaires*. Nous avons parlé plus haut du couple de contraires : folie des grandeurs / sentiment d'infériorité, qui se présente si fréquemment au cours des névroses et de leur traitement. Mais il en existe beaucoup d'autres du même ordre ; n'en citons qu'un : celui du bien et du mal, le couple des contraires spécifiquement moraux. Car dans la psyché collective, les vertus et les vices spécifiques des hommes ont leur place, ainsi que tout le reste. Or les uns s'attribuent les vertus collectives comme s'il s'agissait d'un mérite personnel, d'autres se chargent des faiblesses et des vices collectifs comme si ces imperfections relevaient d'une faute personnelle, et qu'elles légitimaient et rendaient indispensable une culpabilité. Or ces attitudes sont toutes deux fausses et aussi illusoire que les sentiments de grandeur et d'infériorité : car les vertus que l'on s'imagine posséder, et dont on se pare à tort, de même que les vices dont on s'accuse de façon imaginaire, sont pour l'essentiel les pôles antagonistes d'éléments moraux contradictoires qui relèvent de la psyché collective, dont ils sont des constituants. A partir de celle-ci ils sont devenus sensibles et perceptibles, soit spontanément, soit après qu'artificiellement, par le détour de l'analyse, on les a rendus conscients. (K. G. Jung, *ibid.*)

La *persona* est un ensemble compliqué de relations entre la conscience et la société ; elle est, adaptée aux fins qui lui sont assignées, une espèce de masque que l'individu revêt ou dans lequel il se glisse ou qui, même à son insu, le saisit et s'empare de lui, et qui est calculé, agencé, fabriqué de telle sorte parce qu'il vise d'une part à créer une certaine impression sur les autres et, d'autre part, à cacher, dissimuler, camoufler la nature vraie de l'individu.

Qu'il soit superflu de cacher sa vraie nature, seul peut le prétendre celui qui s'identifie à sa *persona* à un tel degré qu'il se tient au demeurant dans une ignorance profonde de lui-même ; et de même, seul peut imaginer inutile de faire une certaine impression sur les êtres de son entourage celui qui méconnaît la nature vraie des humains qui l'entourent. La société attend et se doit d'attendre de chaque individu qu'il assume et joue de façon aussi parfaite que possible le rôle qui lui est imparti ; ainsi, par exemple, d'un individu qui est un pasteur, la société escompte non seulement qu'il assume sans heurts les obligations de sa charge, mais aussi qu'il soit à tous moments et en toutes circonstances impeccablement dans la peau du personnage de pasteur. La société exige cela comme une sorte de garantie et de sécurité. Que chacun demeure à sa place et se cantonne dans son domaine : celui-ci est cordonnier et cet autre, poète. Nul n'est tenu d'être, à la fois, l'un et l'autre. Il ne semble d'ailleurs pas recommandable d'être les deux à la fois, car on devient vite suspect : cela a quelque chose d'inquiétant. Face à la société convaincue que seul le cordonnier qui n'est point poète fait des chaussures selon les règles de l'art, il serait un individu peu sérieux, un fumiste, suspect d'insuffisance et d'impréparation. Ainsi, il est important, dans la pratique, qu'une personnalité se montre sous une seule étiquette ; car la société, qui ne connaît que l'homme moyen, sait que celui-ci doit déjà se concentrer sur une seule occupation pour faire quelque chose de valable et de présentable, et que s'il s'éparpille sur deux, c'en est déjà, en général, trop pour lui. Notre société est incontestablement construite à partir de tels stéréotypes. Rien d'étonnant donc à ce que, pour quiconque veut arriver, il soit nécessaire d'en tenir compte.

Or naturellement, en tant qu'individualité, personne ne peut satisfaire entièrement cette attente, et chacun se voit confronté inéluctablement avec la nécessité d'édifier une personnalité artificielle. Les exigences d'un conformisme non choquant et des bonnes mœurs apportent leur contribution à la fabrication d'un masque présentable et acceptable. Derrière ce masque se développe ce qu'on appelle la « vie privée ». (...) L'élaboration d'une *persona* soumise aux normes collectives auxquelles elle satisfait constitue une concession énorme au monde extérieur, un sacrifice de soi-même, qui contraint directement le Moi à s'identifier avec la *persona*, de sorte qu'il existe réellement des individus qui croient être ce qu'ils représentent. Mais « l'absence d'âme » inhérente à une telle attitude ne peut être qu'apparente, l'inconscient ne tolérant en aucune façon semblable déplacement du centre de gravité. (...)

[J'ai ainsi appris] et compris qu'un homme qui s'identifie à sa *persona* peut, sans y prendre garde, laisser déjouer et glisser sur sa femme tous les éléments de sa propre psychologie qui le gênent et qu'il voudrait rejeter ; sa femme les incarnera et les vivra sans qu'il le remarque ; souvent, sans avoir une claire conscience des causes de ce qui lui arrive, elle paiera son sacrifice d'elle-même du prix d'une lourde névrose.

Ces identifications avec le rôle social constituent d'ailleurs une source abondante de névroses : ce n'est pas sans dégâts et sans s'en être cruellement puni que l'homme peut s'aliéner lui-même au profit d'une personnalité artificielle. (...) dans la mesure où le monde sollicite insidieusement l'individu de s'identifier à son masque, et dans la mesure où l'individu succombe à ces séductions, celui-ci sera livré aux influences qui émanent du monde intérieur, et il en sera le plus souvent victime. (...) Lorsque l'homme s'identifie à son masque, la contradiction sourd de l'intérieur de lui-même et agit sur le Moi ; tout se passe comme si l'inconscient opprimait le Moi avec une puissance égale à celle avec laquelle la *persona* attire ce Moi, comme si la soumission aux sollicitations extérieures et aux séductions de la *persona* signifiait une faiblesse analogue face aux forces intérieures et aux pouvoirs de l'inconscient. Tandis que l'individu assume, dans son rapport avec le monde, le rôle d'une personnalité forte et efficace, se développe au fond de lui une faiblesse efféminée en face de toutes les influences de son inconscient.

Ainsi donc, la *persona*, l'image idéale de l'homme tel qu'il devrait et voudrait être, se trouve intérieurement de plus en plus compensée par une faiblesse toute féminine ; et, dans la mesure où extérieurement il joue l'homme fort, intérieurement il se métamorphose en une manière d'être féminin que j'ai appelé *anima*. (...) L'individu peut d'autant moins percevoir ses propres faiblesses qu'il s'identifie à sa *persona* ; dès lors, on comprend que l'*anima*, le pôle opposé de la *persona*, persiste reléguée dans l'obscurité la plus totale, dans une nuit impénétrable à la conscience.

C'est pourquoi l'*anima* se trouvera automatiquement projetée, processus qui fera passer le héros sous la pantoufle de sa femme. Si la puissance de cette dernière s'accroît considérablement, comme cela est alors coutumier, si elle exerce une domination trop absolue sur l'homme, elle supportera mal cet accroissement de force potentielle, dont elle ne sait que faire et dans laquelle elle s'empêtrera. Elle développe alors un complexe d'infériorité, témoigne corrélativement d'un comportement de qualité inférieure, ce qui, en retour, apporte à l'homme la preuve bienvenue que ce n'est pas lui, le « héros », qui dans la vie privée manque de « classe » et de capacité, mais que c'est bel et bien sa femme. Celle-ci récupère alors au moins cette illusion (...) d'avoir épousé un héros. C'est ce va-et-vient de chimères que l'on appelle bien souvent : contenu d'une vie. (*ibid.*)